Des fouilles archéologiques préventives au Villiers-en-Plaine de la fin des années 1500

Le sujet des fouilles archéologiques a tenu en haleine la commune de Villiers-en-Plaine pendant toute l'année dernière, sans que l'on sache exactement ce que les archéologues ont bien pu découvrir au cours de cette dernière semaine pluvieuse de janvier 2020. Voici donc un résumé de leurs fouilles :

Les archéologues ont creusé cinq tranchées à différents endroits de la parcelle qui ont permis la mise en évidence de trois grandes phases d'occupation du site :
- une première occupation, datée au plus tard entre les XIe et XIIIe siècles, aurait été abandonnée en raison de fréquentes remontées de la nappe phréatique à cet endroit. Cette occupation est caractérisée par la découverte de quelques tessons.
- une seconde occupation aux XIVe-XVe siècles a été caractérisée par la découverte de vaisselle (pichet, tasse, pot à cuire) et de quelques récipients de stockage. Ont aussi été trouvés des os de bovins avec des traces de découpe se rapportant à cette période.
- et une dernière occupation signalée par une forge datant du XIXe siècle et du début du XXe siècle avec la mise au jour d'un dépôt de fers à chevaux et à chaussures, ainsi que de la dévouverte d'une « Médaille de la Journée du 75 du 7 février 1915 » frappée à l'occasion d'une collecte pour les Poilus. Il s'agit là d'ailleurs certainement de la forge de la famille Jamin avant que celle-ci ne vienne s'installer en 1919 dans la forge de la famille Mudet (sur le site de l'ancienne coopérative). Cette forge des Jamin, pour laquelle on savait seulement qu'elle se trouvait au bord de la « grande route », aurait donc été située en face de la forge de la famille Boutin-Mangou.

Ces résultats archéologiques, somme tout assez sommaires, sont l'occasion de nous pencher sur le Villiers-en-Plaine de la fin des années 1500. Des archives papier, qui nous sont plus familières, viennent nous apporter quelques réponses et nous ouvrir un monde tout à fait étranger à nos yeux.

Il s'agit ici de l'étude d'actes notariés et de bribes du chartrier, autrement dit des archives seigneuriales. La lecture de ces documents du XVIe siècle n'est pas évidente mais demeure ô combien riche en informations en tous genres. Ces archives tirées du chartrier demeurent néanmoins très lacunaires et même si les Archives départementales ont récemment acquis des compléments à ce chartrier, une grande part demeurera à jamais perdue, principalement quand l'on sait que des réfugiés ardennais, qui étaient logés au château pendant la dernière guerre, utilisaient ces vieux papiers comme papiers à vocation hygiénique…

L'objet de cette présentation, qui n'est pas exhaustive, est donc de brosser un portrait de ce qu'était Villiers-en-Plaine entre 1580 et 1610 en s'appuyant particulièrement sur les actes passés devant les notaires locaux et sur les déclarations et les aveux rendus par les Virolais à leur seigneur. Au passage, il est amusant de constater que des familles demeurent toujours présentes aujourd'hui telles les Bourdeau, Boutier ou encore Talineau. D'autres familles qui existaient à l'époque, mais depuis longtemps disparues, trouvent curieusement des résonnances contemporaines, telle cette famille Morineau qui exploitait la ferme de Babillon dans les années 1610.

La seigneurie de Villiers-en-Plaine, entre les mains de la famille Jourdain depuis 1566, s'étendait alors peu ou prou sur Ardin, Béceleuf, Faye-sur-Ardin, Saint-Maxire, Saint-Pompain et Saint-Rémy. Siège de la seigneurie, le château était le lieu où s'administrait la justice. Un tribunal, ou parquet,

qui jugeait en premier ressort les affaires locales, s'y tenait régulièrement. Le personnel, nommé par le seigneur, était composé d'un juge, d'un procureur fiscal, d'un greffier et d'un sergent, auxquels il faut ajouter deux ou trois gardes, des verdiers, qui parcouraient la plaine et les bois à la recherche des contrevenants, et d'un concierge qui s'occupait de l'entretien du tribunal et de la prison. La prison, du moins au XVIIIe siècle, était installée dans une des tours du château. Pour être tout à fait complet, terminons par dire qu'étaient également liés à la seigneurie six notaires, lesquels gagnaient leur vie aussi comme marchands. Ces notaires, pour la plupart, étaient installés dans le bourg mais également, selon les époques, à Champbertrand, Ardin, Béceleuf, Faye et Saint-Maxire.

La lecture des archives montrent en cette fin de XVIe siècle une communauté virolaise entreprenante et marchande qui avait tenu à inscrire sa réussite dans la pierre. Le gros bourg de Villiers comportait déjà de belles maisons, des maisons à faîtage, c'est-à-dire possédant un toit à deux pans, et hautes de deux voire trois étages comme dans la rue de l'Ortie et de la Garde. On trouve en outre ici et là des marchands qualifiés de « bourgeois de Villiers » et même, une fois, de la « ville de Villiers », ce qui, pour cette dernière appellation, peut paraître exagéré. Il n'en demeure pas moins que la foire réputée de la Saint Venant, uniquement pour les brebis, qui se déroulait chaque année à la fin octobre, n'était certainement pas étrangère à la vitalité économique locale.

La paroisse, puisqu'il faut dire paroisse avant la Révolution et non pas commune, a néanmoins dû faire face, particulièrement dans les années 1560 et 1570, aux guerres de Religion qui ont opposé dans le Bas-Poitou catholiques et protestants. De ces âpres disputes, Villiers-en-Plaine ne semble pas y avoir échappé. L'église ainsi que les trois prieurés – Saint Laurent et Saint Grégoire au bourg, et la Dent, près de Champbertrand – ont effectivement subi des destructions totales ou partielles de leurs bâtiments. Le prieuré Saint Laurent aurait du reste été reconstruit quelques années plus tard, c'est du moins ce que laisse penser la date de 1584 inscrite sur une cheminée, au moment où la région profitait d'une trêve depuis 1577. Et preuve s'il en est de ces temps troublés, un trésor monétaire fut découvert vers 1860 près de la Châteaudrie dans lequel se trouvait un grand nombre de pièces du 16e siècle. Cela suppose qu'il a été enfoui à cette époque pour le soustraire à la rapine et que son propriétaire n'a jamais pu le récupérer, certainement tué par l'un ou l'autre parti. Précisons d'ailleurs ici qu'une part non négligeable de la population virolaise s'était tournée vers le protestantisme et qu'une portion du cimetière leur était réservée, du moins à la fin des années 1600.

Autour du château et de l'église, des rues desservaient maisons et fermes. Fait assez rare pour être souligné, les rues du bourg possédaient déjà un nom dans les années 1580 et 1590 : la rue de l'Ortie, la rue de la Garde (correspond-elle exactement à celle d'aujourd'hui ?), la rue du Foirault (en lien avec le puits du Foirault ou du Foirail, à l'angle des rues du Commerce et du Moulin), la rue de la Cour (peut-être en rapport avec le château), la rue de la Guillerie (certainement la première partie de la rue du Commerce), ou encore la rue de la Bée (la rue de l'Abbaye). Au demeurant, la rue de la Garde était déjà mentionnée en 1550.

Le quartier du Bout du Jour, dont le nom peut paraître intrigant, est né en fait de la déformation sur plusieurs siècles de Tour Dejoux. Dejoux était le nom d'une importante famille encore fixée à Villiers au tournant des XVe et XVIe siècles et qui a aussi laissé son nom à un fief près de la Châteaudrie. Le Tour Dejoux, et non la Tour Dejoux (ne me demandez pas encore pourquoi), situé à l'extrêmité nord du village, désignait peut-être un poste de garde ? Quoiqu'il en soit, le Tour Dejoux avait déjà laissé place en 1760 à Bout du Jour.

En face la maison de retraite actuelle, se trouvait le four banal où la population apportait cuire son pain moyennant une redevance seigneuriale. Un four de ce type est aussi mentionné à Champbertrand et un autre à Plaisance. En revanche, la paroisse n'a toujours dénombré qu'un seul moulin, à vent, établi au nord du bourg. Il peut paraître surprenant qu'un si grand village, dans une vaste plaine, n'en ai compté qu'un. S'il ne suffisait pas, la population emmenait alors moudre son blé au moulin à eau de Guilbeau ou à ceux de Saint-Maxire.

Les inscriptions de la cheminée du prieuré Saint-Laurent.
Les coquilles Saint-Jacques, de chaque côté de l'écu, signalent à coup sûr qu'un accueil était réservé aux pèlerins de Saint-Jacques-de-Compostelle.

Guillaume Porchet